

Blanchet, Marc. Tristes encore. Obsidiane, 2022. 78 p. And Also The Trees. L'Atelier Contemporain, 2022, 72 p; 17 secondes. L'Atelier Contemporain, 2022, 144p.

Michaël Bishop

Number 123, Winter 2023

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1107725ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1107725ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)

2562-8704 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bishop, M. (2023). Review of [Blanchet, Marc. Tristes encore. Obsidiane, 2022. 78 p. And Also The Trees. L'Atelier Contemporain, 2022, 72 p; 17 secondes. L'Atelier Contemporain, 2022, 144p.] *Dalhousie French Studies*, (123), 130–131. <https://doi.org/10.7202/1107725ar>

l'amour et le meurtre, l'espoir et le désespoir, se côtoient à chaque instant, comme la mémoire et l'oubli.

Eric Touya de Marenne

Clemson University

Blanchet, Marc. *Tristes encore*. Obsidiane, 2022. 78 p. *And Also The Trees*. L'Atelier Contemporain, 2022, 72 p; *17 secondes*. L'Atelier Contemporain, 2022, 144p.

Après *Valses et enterrements* (2018) et *Le Pays* (2021), Marc Blanchet, tout en reprenant les troublantes ambiguïtés d'une mélancolie qui trouve ses origines dans à la fois le contemporain et la vaste histoire de l'humain, révèle aujourd'hui dans ces trois livres toute la délicatesse d'une foisonnante et sobrement exaltante énergie poétique et artistique. *Tristes encore* est le site, lit on, du drame d'un 'je [qui] vien[t] après l'idéal. / [D'un je [qui est] la mesure triste d'un arpent' (11), 'le Temps [ayant] profané nos visages' (15). Des sentiments de pertes, d'absences, d'inaccès, d'apories, certes, en résultent, mais ces strophes, patiemment tissées et déroulées, puisent plus profond dans les rapports au monde et aux autres. Si, comme écrit Shakespeare, le poète-artiste, comme les autres, '*struts and frets his hour upon the stage*', il ne rend jamais ses armes, persiste, résolu, refusant l'exil, le 'détrônement' (9), ne cessant de chercher, de montrer, tantôt coléreux, tantôt plus centré sur un 'recommencement' ((70), fatal mais conscient participant et témoin 'espérant faire d'autrui / Le parfait témoin' (10). Au-delà de toute idée d'un stoïcisme, pensant peut-être à d'autres qui ont, comme Mandelstam (*Tristia*) ou Ovide (*Tristes*), mais tant d'autres encore, grandement souffert, *Tristes encore* existe pour honorer ce qui reste possible, s'avère fort, sait 'résister', comme dirait Jean-Luc Nancy. Il est, peut-être contre toute attente, engagement, geste *vers* et *pour*. Le recueil devient l'action d'un devoir accepté et accompli, cette incertaine mais requise 'réponse', comme écrit Jean-Paul Michel, face à l'innommable/l'indicible, ce répons également, cette musique, ces rythmes qui voudraient chanter, quelque part remercier, depuis le bord d'une 'indifférence' ambiante qui semble vouloir les avaler. Une 'élégie' donc, mais un surgissement simultanément, une eau qui jaillit d'une source insituable et sans autre 'promesse' que ce qu'elle est : cela qui vit, vivotant selon, parfois, les apparences, mais comme toute vie, érigeant le 'minuscule monument de l'âme'.

Monument d'art, d'artifice, de ce faire, ce *poëin*, qui, même aveugle, au cœur d'une 'imperfection', parvient, même 'improbablement', dirait Bonnefoy, à entr'apercevoir une 'cime', celle que Gérard Titus-Carmel appellerait la 'beauté', à la fois insaisissable et multiforme. On l'apprécie peut-être mieux, cette presque-saisie du désiré dans les deux livres de photos accompagnées de petites proses qui, dans le cas de *17 secondes*, forment un elliptique roman. Là, malgré ce que Blanchet nomme la 'tension [inscrite dans chaque prise de vue des] effondrements, déclivités, obscurcissements' qui, ensemble, sont vécus 'comme une lente défiguration', reste la certes énigmatique et trouble trace d'une présence, celle des arbres, celle d'une femme, celle d'une lumière mouvante, à jamais remodelée et remodelante, celle aussi de l'œil, de l'esprit, du cœur de celui qui a pris le temps de s'insérer intimement dans cet espace-temps avec l'espoir d'en extraire quelque chose de valable, de vrai, d'émouvant, de beau. D'en marquer le passage au sein de sa pure émergence-dissipation onctive, matérie-spirituelle.

Si les textes qui accompagnent les photos d'*And Also The Trees* et de *17 secondes* offrent, comme ceux de *Tristes encore*, une narrativité qui invite à couvrir les images d'une mince et imaginable couche d'interprétabilité, d'un sens, complexe, instable, fluide car subjectif, et si ces textes génèrent une poéticité à laquelle on est très sensible, l'appréciant dans ses subtilités et son caractère délicatement exploratoire face à la fois aux choses qui

sont et à la voix parlante, ce qui l'emporte ici ce sont les images, leur incalculable mais absolue étrangeté ontologique, et, indissociablement, dans une fusion également absolue, leur indéniable, leur inimitable beauté. Une beauté qui fait tomber tous les masques langagiers, aussi beaux qu'ils soient, et nous replonge, malgré nos protestations, dans notre nudité essentielle – qui est humilité et exaltation – face à notre être-dans-le-monde.

L'expérience de ces deux livres bimodaux obéit ainsi à une double tensionnalité, celle dont parle le poète et celle qui inhère à toute image, photographique ou peinte. La force esthétique de ces deux beaux livres profite manifestement de cette double tensionnalité, tout comme *Tristes encore* qui, privé d'images, multiplie afin de compenser cette absence les stratégies strictement langagières, textuelles : la variation de la longueur des poèmes, des strophes et des vers qui les composent; le caractère elliptique du poétique, une amplification du métaphorique qui diminue le discursif et intensifie l'émotion tout en la complexifiant; un refus de toute contextualisation sûre; cette ambiguïté naturelle et séduisante que crée l'impression d'une articulation rapide et télescopée liée au caractère largement ouvert de ses désignations; les espaces blancs qui, systématiquement invitent à rêver, à inventer des scènes, des scénarios que le poème ne fait qu'effleurer; la dimension souvent autoréflexive des poèmes, offerts comme une vaste mise en abyme de son propre geste, de sa propre gestuelle.

Trois livres qui persistent à résonner dans ma tête, images et rythmes langagiers qui me persuadent de la haute sensibilité de l'œil et de la main de leur auteur.

Michaël Bishop

Dalhousie University

Lafon, Marie-Hélène. *Histoire du fils*. Paris : Buchet-Chastel, 2020. 171 p., et Paris : Gallimard, « Folio », 2022, 192 p.

L'œuvre de l'écrivaine française Marie-Hélène Lafon fait des retentissements notables dans le paysage littéraire français depuis quelques années. Remarquée dès 2001 à la parution de son premier roman *Le Soir du chien* (Prix Renaudot des lycéens) et de son premier recueil de nouvelles *Liturgie* (2002, Prix Renaissance de la nouvelle), elle s'impose comme une autrice à suivre sur la scène de la littérature française contemporaine. Loin des préoccupations formelles ou thématiques de certains auteurs avant-gardistes, les récits de Lafon sont dans l'ensemble solidement ancrés dans un territoire paysan, en l'occurrence le Cantal profond dont l'autrice est originaire. Il y est surtout question de la force puissante qu'exercent ces origines sur ceux — fils ou filles d'agriculteurs — qui tentent d'y échapper. Mais c'est l'écriture extraordinaire de Lafon qui confère à son œuvre la qualité littéraire et l'épaisseur psychologique d'un écrivain majeur: un verbe charnel, sensuel, volontiers métaphorique qui évoque cette campagne éloignée et le désir inexorable des êtres qui y vivent.

Le dernier cru, *Histoire du fils*, constitue une sorte de couronnement, vu qu'il remporta le Prix Renaudot l'année de sa parution. Le fils dont il est question est un certain André Léoty, né de père inconnu et d'une mère, Gabrielle, « la Parisienne », qui le donne à sa sœur Hélène pour que celle-ci l'élève au sein de sa famille nombreuse à Figeac. Structuré comme un journal intime à temporalité bouleversée, le roman brosse le portrait d'une famille à la fois éclatée et foncièrement cohésive, d'une tendresse qui frôle parfois la caricature. Le fil conducteur, signalé par le titre, s'avère être une quête identitaire, celle d'André qui, hanté par cette absence paternelle, fait des tentatives hésitantes pour retrouver le père, Paul Lachalme, qui semble ignorer jusqu'à l'existence même de son fils. Il lutte également avec un autre fantôme, sa mère qu'il ne voit que pendant quelques semaines par an, et dont les manières hautaines, distantes, déclenchent chez lui une interrogation existentielle.